

PROLOGUE

En mai 2003, peu après la parution de mon premier livre, *Un cœur gros comme ça*¹, j'ai reçu une lettre de mon assistante sociale, Susan Crane. Quelques jours plus tôt, je lui avais demandé s'il lui était possible de me fournir la liste de tous les enfants dont je m'étais occupée depuis quinze ans. Grâce au miracle de l'informatique, elle n'a pas tardé à me l'envoyer. La liste complète m'a fait un peu peur, car elle recensait plus de cent vingt noms.

Je l'ai étudiée pendant plusieurs heures. Tandis que je lisais les noms, le visage et l'histoire de chaque enfant me sont revenus en mémoire. Il y avait Elijah, dix-huit mois, dont les poignets portaient encore les traces de la corde avec laquelle il avait été attaché. Katara, onze ans, avait passé une semaine chez nous suite à son opération destinée à effacer les blessures infligées par son demi-frère, qui l'avait violée. Je n'oublierai jamais Juanita. Elle a tant pleuré quand un juge a ordonné qu'elle retourne auprès de sa mère alcoolique. «Ce n'est

1. Presses de la Cité, 2005.

pas juste, a-t-elle lâché entre deux sanglots la veille de son départ. Vous m'obligez à rester avec vous jusqu'à ce que je vous aime et, maintenant, je dois partir.» Elle avait raison, bien entendu. Le placement en famille d'accueil connaît rarement l'équité.

Je pourrais énoncer des statistiques. Chaque jour, plus de sept cents enfants sont placés en famille d'accueil aux États-Unis, victimes supposées d'abus ou de mauvais traitements; un de ces enfants sur trois ne retournera jamais auprès de sa famille. Un sur trois rentrera chez lui, puis repartira dans une autre famille d'accueil en attendant sa majorité. Cela représente plus de 550 000 enfants dans le pays. Un chiffre si ahurissant que la plupart des gens n'arrivent pas à y croire, et son énormité excuse notre tendance à oublier qu'il ne s'agit pas de numéros mais de garçons et de filles en chair et en os.

J'écris pour de nombreuses raisons. D'abord, j'ai besoin d'examiner mon monde de plus près et d'explorer mes motivations. L'écriture me sert aussi de catharsis afin que les horreurs qu'ont vécues mes enfants ne me dévorent pas vivante et ne fassent pas de moi une femme cynique et amère. J'écris également pour contrebalancer la réalité: un enfant placé présente cinq fois plus de risques d'être tué en famille d'accueil que chez lui, et ces enfants subissent trois fois plus de mauvais traitements que les autres. Mais, par-dessus tout, je veux que les gens voient les enfants cachés derrière ces statistiques. Il est facile d'ignorer des numéros, mais peut-on oublier Ashley, fillette de quatre ans filmée alors qu'elle avait des relations sexuelles avec son frère?

Ce livre évoque de nombreux enfants, comme Jazzy et Crystal, Priscilla et Maggie. Il raconte aussi l'histoire de ma fille, Karen, qui a dû se façonner une enfance entre les allées et venues d'une bande de frères et sœurs temporaires. Et enfin, il y a Daisy, une fillette que j'ai failli ne pas accueillir. On m'avait dit qu'elle était folle. Elle réclamait plus qu'une famille peut généralement offrir. Comme tous les petits, Daisy a été pour moi un professeur. Elle m'a appris la force et le courage, la résilience et la joie dans les détails du quotidien. J'ai aussi appris ce qu'était l'amour, le deuil. Oui, Daisy, les fins heureuses dépendent souvent de notre bon vouloir.

— Alors qu'en penses-tu?

— C'est parfait. Exactement ce que j'imaginai. Mon mari Bruce et moi nous tenions à l'entrée de ce que j'appelais la « chambre des petites ». Avant, cette pièce étroite, sombre et vieillotte, était quasiment inhabitable. Mais, après des semaines passées dans la poussière de plâtre, et au prix d'innombrables échardes, Bruce l'avait transformée en un refuge spacieux et aéré. Il avait abattu des cloisons pour gagner un peu d'espace sur le grenier, posé des plaques de plâtre, qu'il avait peintes en gris clair, puis une nouvelle moquette. Quatre petits lits en fer la garnissaient désormais. J'avais mis sur chacun un édredon aux couleurs vives. Une grande maison de poupée en bois trônait dans un coin et ses occupantes attendaient patiemment autour d'une minuscule table de cuisine. J'avais disposé une boîte remplie de déguisements sous une fenêtre et une malle pleine de poupées et d'habits sous l'autre. Une petite table ronde et quatre chaises d'enfants avaient été installées au milieu de la pièce. Cette chambre de rêve était d'autant plus

appréciée que notre famille avait désespérément besoin d'espace!

Bruce et moi étions famille d'accueil. À cette époque, quatre de nos six enfants biologiques et adoptés vivaient encore à la maison et nous accueillions souvent trois voire quatre enfants ayant besoin d'un toit temporaire. L'année précédente, nous avons décidé de ne recueillir que des filles. Cela facilitait l'organisation des chambres, l'achat des habits et des jouets, etc. À l'occasion, nous faisons une exception, quand il s'agissait de ne pas séparer un frère d'une sœur, par exemple. Mais, la plupart du temps, nous ne dérogeons pas à notre règle et ne nous en trouvons pas plus mal.

Même si notre maison était grande, nous aurions parfois aimé pousser les murs, surtout le week-end quand un enfant ou deux nous étaient confiés en urgence. Chaque mètre carré témoignait de la présence d'enfants bien occupés: instruments de musique, skis, raquettes de tennis, balles de toutes les tailles imaginables... Notre vie n'avait pas toujours ressemblé à cela. Quand nous cherchions une maison huit ans plus tôt, nous avons trois enfants peu contraignants. Nous voulions quelque chose de petit et de facile à entretenir. C'est alors que nous avons trouvé cette ferme à la plomberie antique et ouverte aux quatre vents.

Une bâtisse typique de la Nouvelle-Angleterre rurale construite au milieu du XIX^e siècle. À l'image des familles de cette époque moins compliquée, ces habitations sans prétention étaient faites pour durer. Les planchers avaient supporté cent cinquante ans de bottes boueuses et de lait renversé. Les placards

biscornus se prêtaient à merveille aux jeux de cache-cache et les longues rambardes incurvées invitaient à la glissade.

Malgré son manque de confort, nous avons acheté cette maison pour ses fenêtres immenses et sa hauteur de trois mètres sous plafond. La rue principale du village sortait tout droit d'un tableau de Norman Rockwell. L'après-midi, les enfants partaient pêcher dans la rivière, les couples de longue date leur adressant un signe de la main depuis leur véranda. Il était rare que la brise du dimanche ne charrie pas les clameurs d'un match de foot dans le parc au bout de la rue.

Peut-être est-ce le destin ou bien la nature déteste-t-elle vraiment le vide, mais les chambres semblaient réclamer un occupant. Le jour où un petit du jardin d'enfants a eu besoin d'un toit, Bruce et moi avons été ravis de rendre service. J'avais toujours rêvé d'avoir une fille et j'ai considéré Angie comme la mienne à l'instant où elle est arrivée. Sa sœur aînée, Neddy, n'a pas tardé à nous rejoindre. Nous avons alors obtenu un agrément de l'État du Massachusetts en vue de l'adoption de nos filles, procédure qui a duré trois ans.

Je n'avais pas imaginé que notre région manquait cruellement de familles d'accueil. Malgré la paix qui régnait dans notre communauté, nous n'échappions pas aux problèmes qui empoisonnent les familles des plus grandes villes. Partout, pauvreté, drogue et maisons insalubres pavent la voie aux manques de soin et aux mauvais traitements. Quelques années plus tôt, un bambin de deux ans avait été battu à mort par son père à deux kilomètres de chez nous.

Tous les jours, les services sociaux cherchent des lits et il n'y en a jamais assez.

Depuis qu'ils ont notre numéro, ils nous appellent souvent. Les histoires que les assistants sociaux nous racontent font les gros titres des journaux. Comment refuser d'accueillir un marmot qui a été battu par sa mère? Comment fermer la porte à un bébé abandonné sur le perron d'une maison? Bruce et moi en étions incapables, si bien que les enfants se sont succédé. Nous avons investi dans un minivan et commencé à acheter nos provisions en gros. Néanmoins, il a fallu des mois avant que je me considère comme mère nourricière.

Les histoires de ces familles qui malmènent leurs petits protégés font si souvent la une du journal télévisé qu'elles donnent l'impression de personnes uniquement intéressées par l'argent. Je sais que certains utilisent les dix-sept dollars par jour d'allocation pour joindre les deux bouts. Je sais que d'autres profitent de ces petites victimes qui n'ont jamais connu d'autre rôle. Dieu merci, ces maisons-là sont rares, mais on n'entend parler que d'elles. Les premiers mois, je reconnaissais que j'étais mère nourricière avec le même enthousiasme que j'aurais admis à effectuer des tests cosmétiques sur des lapins domestiques.

Pendant que Bruce finissait la chambre, nos trois enfants placées campaient dans la salle de jeux. Vêtements, jouets et livres étaient stockés dans des cartons et entassés aux quatre coins de la maison. Le chaos total régnait et ce bazar nous mettait tous de mauvaise humeur. J'avais hâte de ranger les affaires des filles dans leur nouvelle chambre et de reprendre le cours « normal » de notre vie.

— Combien de temps avant que ce lit soit à nouveau occupé? m'a demandé Bruce pendant que nous admirions son travail.

— Pas longtemps à mon avis. J'ai refusé trois fillettes ces deux dernières semaines.

Les vacances approchaient, période durant laquelle certaines familles accumulaient un surcroît de stress, un trop-plein d'alcool et un manque criant d'argent. Résultat, les affaires reprenaient pour nous.

— Je pensais demander un bébé. Ça te dirait? Bruce m'a décoché un regard de travers loin d'être encourageant.

— Je croyais que nous laissions de côté les bébés pendant quelque temps? On s'attache trop et on est un peu vieux pour envisager une autre adoption.

— Parle pour toi! lui ai-je répondu dans un éclat de rire. Appelons les filles. Elles sont tellement pressées de ranger leurs habits ici!

Trois demoiselles vivaient avec nous à cette époque et, pour changer, personne n'était en crise. Toutes trois avaient des problèmes, bien entendu. Le deuil et le traumatisme qui accablent un enfant en famille d'accueil lui laissent souvent des cicatrices émotionnelles. Ce groupe-ci semblait remarquablement stable, comparé à certains autres dont je m'étais occupée auparavant.

Crystal était une belle fillette de huit ans. Ses boucles couleur de miel tombaient sur ses épaules. Elle avait les traits réguliers et délicats, une petite fossette sur chaque joue. Même ses dents étaient parfaites, droites et blanches, sans être trop grandes comme le sont souvent les dents définitives pendant quelques années.

La mère de Crystal, Patricia, n'avait que quinze ans à la naissance de sa fille. Pendant cinq années, elles ont vécu chez la tante de Patricia. C'était un bon arrangement. Patricia obtenait soutien et conseils auprès de sa tante, tandis que Crystal profitait de l'expérience de cette mère de substitution. Peu après l'entrée de Crystal à l'école, la situation a dégénéré. Il y a eu des luttes de pouvoir entre la mère et la grand-tante, des désaccords concernant la vie sociale très active de Patricia. Après une altercation particulièrement vive, Patricia a fait ses valises et a emménagé dans un petit appartement avec Crystal, qui était plus une petite sœur qu'une fille pour elle.

Dès le début, Patricia a eu des difficultés à élever seule son enfant. Elle voulait s'amuser comme par le passé, mais elle ne disposait plus de baby-sitter à domicile. Au fil des mois, Crystal a donc appris à se débrouiller pendant que sa mère sortait. Elle arrivait rarement à l'école à l'heure et, quand elle s'y rendait, la fatigue et la faim la tenaillaient. Malheureusement, il faut plus que des absences répétées et un ventre creux pour que les services sociaux soient contactés. La vie s'écoulait donc ainsi pour Crystal, comme pour de nombreux enfants vivant en marge de la société. Cela aurait continué longtemps si leur immeuble n'avait pas pris feu une nuit. À leur arrivée, à minuit, les pompiers ont découvert la fillette de sept ans seule chez elle. Crystal a attendu deux jours dans un foyer d'hébergement avant que sa mère contacte la police pour la retrouver.

Dans l'idéal, Crystal aurait dû être placée chez sa tante qui l'avait élevée, mais celle-ci sortait alors avec un homme fiché, et les services sociaux ont refusé

que la petite vive sous le même toit que lui. Et c'est ainsi qu'elle s'est retrouvée chez nous.

Quand elle est arrivée, neuf mois plus tôt, il y avait dans ses yeux couleur de bleuet une dureté qui me dérangeait. Mais cette sévérité a disparu au fur et à mesure qu'elle jouait avec les poupées, grimpait aux arbres, vivait l'enfance qu'elle avait perdue en essayant d'incarner la meilleure amie de sa mère.

J'avoue ne pas avoir eu beaucoup de patience avec la mère de Crystal. Elle la perturbait chaque fois qu'elle appelait ou lui rendait visite. Quand elle trouvait le temps de venir voir sa fille, Patricia l'emmenait au centre commercial pour y traîner, ce qui me rendait malade. Je savais qu'elle ne la surveillerait pas avec l'attention nécessaire et l'exposerait au genre de langage et de comportement qui n'était pas acceptable pour une fillette de son âge. Crystal retournerait auprès de sa mère dès que celle-ci aurait terminé d'apprendre les fondements du rôle parental. C'était le moins qu'on pouvait lui demander et, pourtant, Patricia a été incapable d'y parvenir. Je me suis même demandé si elle n'était pas soulagée d'être débarrassée de la responsabilité d'une enfant afin de pouvoir rattraper le temps perdu et vivre comme une adolescente sans attaches.

Jazmine, notre deuxième, était un chérubin de trois ans à la peau café crème, à la tignasse presque noire et bouclée, aux yeux en amande. Jazzy, comme nous l'appelions tous, était aussi rondouillette qu'un chiot. Quand elle est arrivée chez nous, l'automne précédent, on ne la comprenait quasiment pas. Voici son histoire telle qu'on me l'a racontée : quand on l'a trouvée, Jazzy errait dans les couloirs

de son immeuble, seule, à 22 heures, uniquement vêtue d'une couche-culotte sale. Lorsqu'elle l'a ramenée chez elle, une voisine a découvert ses parents ivres morts dans leur appartement sordide. La voisine a hébergé la fillette le restant de la nuit et appelé les services sociaux le lendemain matin. Quand les deux assistants sociaux chargés du cas de Jazmine ont frappé à la porte de ses parents, ils ont été accueillis par des bruits de bagarre à l'intérieur. Il était 11 heures et aucun des deux ne s'était rendu compte de l'absence de leur fille.

Jazzy s'est rapidement adaptée à nous. Elle me traitait souvent de tous les noms quand elle était en colère. Dans ces cas-là, cela me convenait très bien que tout le monde peine à la comprendre. Malgré les insultes, elle a très vite compris quel rôle je jouais à la maison. Elle me quittait rarement des yeux, ce qui n'est pas rare chez un enfant de trois ans. Ensuite, les crises de colère ont commencé. Elle en piquait plusieurs par semaine, et pas des petites. Jazzy donnait des coups de pied dans les murs, arrachait les rideaux, me mordait.

Cela aurait été facile de mettre un terme à notre contrat, du moins au début. Quand ces crises duraient une heure, je me disais que c'était terminé, que j'en avais assez des hurlements et qu'à la première heure le lendemain matin j'appellerais son assistante sociale pour qu'on lui trouve un autre foyer. Puis je l'observais pendant son sommeil et je m'imaginai à sa place. Au cours de ses trois premières années, cette fillette avait ignoré ce que le lendemain, voire les prochaines minutes, lui réserveraient. La plupart d'entre nous dorment mal quand ils savent que des

enfants vont au lit la faim au ventre, n'acceptent pas les zébrures laissées par des coups de ceinture sur les jambes d'un bambin. Jazmine n'avait aucune raison de me faire confiance. Il fallait que je gagne cette confiance et cela risquait de prendre du temps. Beaucoup de temps. Le lendemain matin, je n'ai pas appelé. J'ai pris une grande inspiration et j'ai affronté une nouvelle journée qui ne pouvait pas être plus pénible que la précédente.

Au début, je me disais que ses accès de colère provenaient de son incapacité à formuler ce qui lui était arrivé, mais ils ont continué bien après que Jazzy avait acquis assez de mots pour parler de son passé. Bruce les mettait sur le compte de sa peur intense de nous perdre et, effectivement, ils survenaient le plus souvent à l'heure du coucher ou quand nous sortions. Quelle qu'en fût la raison, ils étaient assez violents pour que je téléphone à un thérapeute.

Coup de chance, Andrew Donovan était disponible pour recevoir Jazzy. Il avait été le thérapeute de Tyler, une des premières enfants que j'avais gardées et qui piquait des colères mémorables. Andrew ressemblait à un gros ours tout en douceur et en gentillesse qui communiquait avec les enfants comme peu de thérapeutes savent le faire. Grâce à lui, nous avons progressé avec Jazzy. Au fur à mesure que son langage évoluait, elle nous parlait de son passé. Il était clair que cette fillette avait été victime de mauvais traitements de la part de ses deux parents. Certains étaient proches du sadisme et je n'ai jamais écarté la possibilité qu'elle ait subi des abus sexuels. Même si un enfant n'a pas les mots pour fournir les détails, cela ne signifie pas que rien ne s'est produit. Aucun

de ses parents n'était prêt à suivre des programmes de soutien parental ni à se rendre aux Alcooliques Anonymes. Ces démarches étaient pourtant nécessaires pour que les services sociaux envisagent de leur rendre leur fille. Lorsqu'on a découvert qu'ils avaient perdu la garde de leurs autres enfants, l'assistante sociale de Jazzy a soumis le dossier au service juridique pour que la fillette soit proposée à l'adoption. Au bout de dix-huit mois passés chez nous, un conseiller a été assigné et une date programmée afin d'ôter leurs droits parentaux à son père et à sa mère.

Au fil des mois, j'ai moi-même envisagé d'adopter Jazzy. Bruce et moi avons passé des heures à discuter du pour et du contre. La vie ne serait pas facile avec cette enfant. Et puis il y avait d'autres éléments à prendre en compte. Nous avons finalisé l'adoption de notre plus jeune fille, Karen, à peine un an auparavant. Comme nous avons déjà six enfants à élever et un certain âge – quarante-six et cinquante-deux ans –, adopter une fillette de trois ans piquant des crises terribles semblait au-dessus de nos forces. Néanmoins, chaque fois que Jazzy m'enlaçait avec ses bras marron et potelés et me chuchotait «t'aime mamma», j'étais déterminée. Voilà le drame d'accueillir longtemps des enfants, comme Bruce et moi le faisons. Les cœurs brisés sont inévitables. Adultes, nous savions dans quoi nous nous lancions, mais les enfants placés chez nous, eux, l'ignoraient.

Face à ce genre de dilemme émotionnel, je comprends pourquoi certaines familles choisissent de garder leur distance avec les enfants qu'elles accueillent. C'est certainement moins douloureux ainsi, mais je n'y suis jamais parvenue. Je suis de

l'école « mieux vaut avoir aimé et perdu ». Les enfants ont besoin d'être choyés par une personne dont le regard s'illumine quand ils entrent dans une pièce. Les gamins se remettent d'une perte, mais jamais de se sentir invisibles.

Notre troisième, une jolie fillette de dix ans en surpoids, d'origine portoricaine, se nommait Priscilla. Elle vivait chez nous depuis presque un an et je dois avouer que je n'étais pas spécialement attachée à elle.

Priscilla avait été placée en urgence. C'était une de ces gamines qui allait et venait de foyer en foyer depuis des années. Ses parents souffraient de maladies mentales sévères. Quand ils prenaient leurs médicaments, ils étaient de bons parents. Mais la plupart des remèdes psychiatriques ayant des effets secondaires déplaisants, comme des pertes de poids, des somnolences, des tremblements, beaucoup de patients ne les tolèrent pas. Les parents de Priscilla se soignaient jusqu'à ce qu'ils récupèrent la garde de leur fille et, une fois qu'ils l'avaient obtenue, ils négligeaient à nouveau leur santé. Au bout de quelques mois, ils n'avalent plus leurs pilules, étaient en proie à des crises, puis hospitalisés. Priscilla retournait alors en famille d'accueil.

Ces allers-retours étaient difficiles pour la petite. Chez ses parents, elle dominait son monde, au risque de devenir un vrai tyran. À part lire et manger, elle ne faisait pas grand-chose. Chaque fois qu'elle regagnait notre foyer, elle devenait plus insupportable encore. Commère et pleurnicheuse, Priscilla aimait avoir la vedette. C'était elle qui décidait des jeux et choisissait les règles. Si on la contrariait, elle boudait jusqu'à ce

que mes enfants abandonnent la partie et la laissent agir à sa guise. Cela ne la gênait pas, par exemple, de parader avec un cadeau onéreux offert par son père alors que la mère de Crystal avait justement oublié l'anniversaire de sa fille. Un tel comportement ne lui attirait pas les faveurs de la maisonnée et, de plus en plus souvent, il m'arrivait d'interférer lors de chamailleries. Je détestais ce rôle et, de plus, devais me sermonner pour rester juste. Parfois, les autres enfants étaient vraiment méchants avec Priscilla et j'avais du mal à compatir.

Comme chez mes autres enfants, même parmi les plus coriaces, une vulnérabilité affleurait à la surface. Priscilla se languissait de ses parents. Elle était particulièrement proche de son père, un homme intelligent qui passait des heures à lui lire des histoires et à lui enseigner la botanique, l'astronomie, etc. À dix ans, Priscilla lisait couramment et avait plusieurs années d'avance en maths. Les autres admiraient ses talents, mais, à la récréation, tandis qu'ils allaient jouer au foot et à chat, Priscilla demeurait sur la touche.

Quand elle revenait d'une visite chez ses parents, la douleur dans ses yeux me donnait envie de pleurer. Aucun enfant ne devrait être aussi triste. Je savais que cette souffrance était à l'origine de son attitude et cela m'obligeait à rester à ses côtés, même si elle poussait souvent le bouchon trop loin. Au bout d'un an, Priscilla est devenue plus sympathique. Elle comprenait que les règles de ses parents n'étaient pas les mêmes que les miennes. Elle n'appréciait pas, mais s'adaptait.

En plus des trois filles, Bruce et moi avions encore trois de nos cinq enfants à la maison. À quatorze,

dix-sept et dix-huit ans, Angie, Neddy et Ben allaient au lycée et cela impliquait beaucoup de travail. Notre fille adoptive de quatre ans, Karen, passait son temps avec les plus jeunes. Malgré les crises de colère de Jazzy et les problèmes de comportement de Priscilla, ils formaient le groupe le plus facile que nous ayons pu accueillir. Bruce et moi en savourions chaque minute.

Nos amis et nos familles nous interrogeaient sur notre décision d'héberger, temporairement ou non, une nuée de fillettes perturbées, alors que Bruce et moi n'en discussions même plus. Nous apprécions notre mode de vie, ce sentiment d'accomplir quelque chose d'important. Nous adorions cette intensité et cette imprévisibilité, cette chance de pouvoir donner une vie meilleure à des enfants. Et nous aimions nos fillettes.

À la fin de la journée, Crystal, Jazzy et Priscilla se sont rendues dans leur nouvelle chambre. J'ai rangé une dernière pile de pyjamas dans un tiroir, redressé les livres sur la coiffeuse de Jazzy et poussé un soupir en regardant la pièce. Là, j'ai senti un frisson familier, une espèce d'expectative. Je savais que ce sentiment ne s'en irait pas tant que le lit vide n'aurait pas d'occupant.